L'AMOUR QUÊTEUR,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

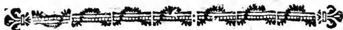


A PARIS;

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande.

M. DCC. LXXXVI.





PERSONNAGES.

L'AMOUR.

MERCURE.

Madame BARBARA, *Maîtresse de Pension.*

URSULE,
AGNÈS,
BRIGITTE,
ROSETTE,
} *Pensionnaires de Mad. Barbara.*

TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

La Scene se passe dans un Fauxbourg de Paris.





L'AMOUR QUÊTEUR,

CHANSON.

JUPITER un jour en fureur,
Avoit banni l'Amour ſur terre ;
Gourmand & ne ſçachant rien faire,
Il ſe mit Frere Quêteur.
D'un Perſonnage reſpectable,
Avec l'habit il prit le ton :
Frere Amour en capuchon, *Bis.*
Ne pouvoit qu'être aimable. *Bis.*



Voilà le pauvre Cupidon,
Courant le monde à l'aventure :
Le Dieu qui ſoumet la Nature,
Eſt réduit à l'abandon.
A la porte d'un Monaſtre,
Il arrive bien fatigué :
Faites-moi la charité ; *Bis.*
Je ſuis dans la miſere. *Bis.*



Aux cris du petit Séducteur,
Une Nonne vint à la porte ;
Voyant Cupidon de la ſorte,
La pitié gagna ſon cœur.
Pour vous délaſſer de la route,
Mon Frere, entrez dans la maiſon.
Prenez-moi par mon cordon, *Bis*
Ma Sœur, je n'y vois goutte. *Bis.*

L'Amour Quêteur ; Chanson.



Sans y penser, la pauvre Agnès
Mit le Loup dans la Bergerie ;
Et son innocence chérie,
Va s'envoler pour jamais.
Frere Amour eut tant d'éloquence,
Qu'il parvint à la convertir ;
Lui fait aimer le plaisir, *Bis.*
En prêchant pénitence. *Bis.*



Voilà le petit Cupidon,
Courant de cellule en cellule,
A Sœur Brigitte, à Sœur Ursule,
Il va présentant son tronc.
De toutes il reçoit l'aumône ;
Et pour le Dimanche suivant,
Chaque Nonne du Couvent *Bis.*
Le recommande au Prône. *Bis.*



L'Amour en froc étoit charmant,
Mais il n'étoit pas moins volage ;
Je vais achever mon voyage,
Leur dit-il, d'un ton dolent.
Ah ! quel tourment ! Ah ! quel supplice !
Vous nous quittez, petit frippon ;
Laissez-nous votre cordon. *Bis.*
Ma Sœur Dieu vous bénisse, *Bis.*





L'AMOUR QUETEUR,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Theatre repréſente une rue ; ſur la droite, eſt une maiſon dont toutes les fenêtres ſont grillées.



SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, MERCURE. *Ils entrent chacun d'un côté oppoſé.*

MERCURE.

JE ne me trompe pas, c'eſt ce frippon d'Amour !

L'AMOUR.

C'eſt ce coquin de Mercure !

MERCURE.

Eh ! bon jour, Frere.

L'AMOUR.

Sois le bien rencontré. Par quel hasard sur la terre ?

MERCURE.

Par le même hasard que toi.

L'AMOUR.

Comment ?

MERCURE

Comme toi, je suis banni de l'Olympe.

L'AMOUR.

Eh ! la cause de ton bannissement ?

MERCURE.

Toute simple. Lorsque, lassé de tes fredaines & de tes espiégleries, le Seigneur Jupiter t'eut chassé du Ciel, il renoua avec sa chere épouse. La bonne Dame, comme tu sçais, est acariâtre & rancuneuse en diable ; elle m'en vouloit depuis longtemps de toutes mes complaisances pour son mari, & mon exil a été la premiere condition du racommodement des deux tristes époux.

L'AMOUR.

Tu n'en es pas extraordinairement fâché.

MERCURE.

Je t'en réponds. Depuis ton bannissement, tout est d'un triste & d'une monotonie dans l'Olympe, à périr. C'est la prude & sage Minerve qui préside à ta place ; juge de la gaîté qu'elle inspire... Jupiter bâille majestueusement auprès de sa tendre épouse ; Neptune s'est retiré sous ses eaux plus glacé qu'elles ; la jeune Aurore veut en vain réchauffer son vieil époux, & ta belle maman est réduite à souffler les forges de son vilain mari.

L'AMOUR.

Mon exil ne ſera pas long. Mais que comptes-tu faire ſur ce pauvre globe ?

MERCURE.

Je ſuis, comme tu ſçais, à deux mains. Je n'y manquerai pas d'occupations. En quittant l'Olympe, j'ai demandé à Plutus des lettres de recommandation auprès de pluſieurs Traitans. Si je puis obtenir une caiſſe, je vivrai honnêtement & paiſiblement : Mercure peut, je crois, ſans dégrader, devenir Financier.

L'AMOUR.

Certainement.

MERCURE.

Et toi, où vas-tu de ce pas ?

L'AMOUR.

Je reſte ici.

MERCURE.

Comment ! dans un Fauxbourg ?

L'AMOUR.

Oui ; je ſuis en guere... Vois-tu cette maiſon ?

MERCURE.

C'eſt, ſans doute, celle de quelque jaloux ; car je la vois hériſſée de grilles ?

L'AMOUR.

Non.

MERCURE.

C'eſt donc une priſon ?

L'AMOUR.

Encore moins.

MERCURE.

Qu'eſt-ce donc ?

L'AMOUR.

Un colombier qui renferme de jeunes tourterelles, charmantes autant qu'innocentes.

MERCURE.

Explique-toi plus clairement.

L'AMOUR.

Je bloque cette maison d'Éducation : elle est habitée par une vielle Maîtresse qui garde de jeunes Pensionnaires, entre lesquelles on en compte trois de seize à dix-sept ans, belles comme le jour. La rose qui vient de s'épanouir a moins de fraîcheur & d'éclat : ce sont ces roses que je veux cueillir.

MERCURE.

Toujours le même... Mais dis-moi, quel costume compte-tu prendre ?

L'AMOUR.

Le mien, sans doute.

MERCURE.

Le tien ?

L'AMOUR.

En est-il de plus intéressant ?

MERCURE.

Pauvre Amour, il faut te pardonner, tu ne connois plus les usages ; mais apprends que, s'il t'arrive de paroître ainsi, ou de te nommer seulement, c'est fait de toi. Imagine-toi bien, mon cher frere, que tu n'es plus reçu dans ce qu'on appelle la bonne Compagnie ; ton nom seul donne des vapeurs. Si tu veux réussir, cache-toi sous un des habits du Caprice.

L'AMOUR.

Sous un habit du Caprice, dis-tu ? Quoi ! ce Dieu

Dieu volage, inconſéquent, dont les faveurs ſont des offenſes, qui traîne après lui ſouvent le remord, & toujours le mépris...

MERCURE.

Eſt le Dieu qu'adorent les Français. Il a détruit tes Temples, & reçoit aujourd'hui l'encens que les Mortels brûloient autrefois ſur tes Autels; profite donc de mon conſeil, & ne te montre que ſous les livrées de ton plus cruel ennemi.

L'AMOUR.

Et quel eſt ſon habit favori?

MERCURE.

Il en a mille pour un. Vrai Caméléon, il paroît le même jour ſous vingt formes différentes: on le voit le matin, en ſimple habit d'uniforme, à la toilette d'une jeune coquette, parler combats, chevaux, courſes, batailles, & nouer en même temps un ruban, ou placer une mouche aſſaſſine. Le ſoir, aux genoux d'une prude, il parle conſtance & diſcrétion en graſſeyant, ſous la figure intéreſſante d'un Abbé muſqué. Veut-il s'introduire chez la précieuſe, il prend le ton & l'air empeſé d'un froid Robin. Faut-il plaire à cette ſçavante, qui ſans rien ſçavoir, parle de tout, juge tout, & dont les arrêts ſont irrévocables? plus négligé dans ſa parure, il vient d'un pas de Héros de Théatre lui débiter, d'un ton emphatique, les mille & une fadeurs. Mais l'habit ſous lequel il n'a jamais trouvé de cruelles, avec lequel il ſoumet les Beautés les plus rebelles, eſt celui de Financier.

L'AMOUR.

J'ai toujours trouvé tes conseils excellens, sers-moi donc de Mentor & de guide.

MERCURE.

Eh bien ! suis-moi, tu n'auras pas sujet de t'en repentir.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

Madame BARBARA, URSULE, AGNÈS, BRIGITTE, ROSETTE, Troupe de jeunes Pensionnaires.

Madame BARBARA.

ALlons, Mesdemoiselles, rentrez ; il se fait déjà tard, & la promenade a été plus longue qu'à l'ordinaire... Quavez vous donc dans la poche de votre tablier, Ursule ?

URSULE.

Rien, Madame.

Madame BARBARA.

Comment rien !... Voyons, voyons... Oh ! Ciel ! un Roman... Un Roman, Mademoiselle ?... Voilà donc à quoi vous vous occupez ; à lire des Romans !... Vous ne sçavez donc pas que rien n'est plus dangereux que cette lecture, & pour le cœur & pour l'esprit, & qu'il faudroit brûler tous ceux qui les composent, comme des empoisonneurs publics ?

URSULE.

Il eſt cependant bien intéreſſant.

Madame BARBARA.

Taiſez-vous... Si vous voulez vous orner l'eſprit & vous former le cœur, liſez le Miroir du Monde, les Délices de la Retraite... Voilà ce qu'on appelle de bons Livres, & non pas des Romans... Allez, que cela ne vous arrive plus.

URSULE.

Non, Madame.

Madame BARBARA.

Rentrez... Un inſtant, Mademoiſelle Brigitte; un inſtant: que vois-je là dans votre bavette?

BRIGITTE.

Ah, Madame! c'eſt une Chanſon charmante; elle eſt intitulée: *l'Amour Quêteur*. Écoutez bien, je vais vous la chanter:

Jupiter un jour en fureur,
Avoit banni l'Amour...

Madame BARBARA *se ſaiſiſſant de la Chanſon.*

Voulez-vous vous taire?... Voulez-vous bien vous taire?... Eſt-ce qu'une Demoiſelle, bien élevée, doit chanter de pareilles Chanſons? Vous mériteriez... Que je vous en trouve jamais, & vous verrez...

BRIGITTE.

Ah! vous pouvez la garder, je la ſçais par cœur...

Madame BARBARA.

L'impertinente... Voyons, où eſt votre ouvrage, Agnès?... Voilà donc à quoi vous vous

occupez ?... Un bilboquet... N'avez-vous pas de honte à votre âge ?

AGNÈS.

Cela m'amuſe.

Madame BARBARA.

Bel amuſement, qu'on pardonneroit à peine à un enfant. Allez, Mademoiſelle ; allez vous mettre à l'ouvrage.

AGNÈS.

Vous faites un crime de tout.

Madame BARBARA.

Vous raiſonnez, je crois, grande ſotte.... Rentrez, rentrez. Toi, reſte, Roſette.

SCENE III.

Madame BARBARA, ROSETTE.

ROSETTE.

QUe voulez-vous, Madame ?

Madame BARBARA.

Écoute, Roſette : je ſuis obligée d'aller faire des emplettes pour toutes mes Penſionnaires, veille bien, pendant mon abſence, ſur toutes ces fripponnes-là ; & à mon retour tu me diras tout ce qu'elles auront fait.

ROSETTE.

Oui, Madame ; vous ſçavez que je vous rapporte tout bien exactement.

Madame BARBARA.

Oui, mon enfant. Tiens, voilà les clefs de la porte ; tu les remettras à Agnès, & tu lui recommanderas bien, de ma part, de n'ouvrir à perſonne qu'à moi. Entends-tu ?

ROSETTE.

Oui, Madame... Vous penſerez à moi en faiſant vos emplettes.

Madame BARBARA.

Oui, oui ; mais rentre, car je ne veux pas m'amuſer long-temps, & l'heure me preſſe.... Ferme bien la porte...

SCENE IV.

L'AMOUR *ſeul, en habit de Pélerin.*

BOn, voilà Madame Barbara éloignée ; profitons de ſon abſence, pour tâcher de nous introduire chez elle ſous ce déguiſement... Frappons à la porte.



SCENE V.

L'AMOUR, AGNÈS *à travers une fenêtre grillée.*

AGNÈS.

QUi frappe?

L'AMOUR.

Un pauvre Pélerin, mon bel Ange, mourant de faim & de fatigue, qui demande la charité & l'hoſpitalité.

AGNÈS.

Je ſuis bien fâchée, Monſieur le Pélerin; mais nous ne laiſſons jamais entrer d'hommes ici.

L'AMOUR.

Je n'aurois cependant qu'à dire un ſeul mot, Mademoiſelle, & cette porte s'ouvriroit d'elle-même devant moi.

AGNÈS.

Ah, Ciel!... Vous êtes peut-être ſorcier?

L'AMOUR.

Raſſurez-vous, ma belle enfant, raſſurez-vous; je n'ai ni l'intention, ni le pouvoir même de vous faire aucun mal.

AGNÈS.

Vous ne mentez pas?

L'AMOUR.

Non... Vous voyez bien ce cordon qui me ceint les reins?

AGNÈS.

Oui, Monſieur.

L'AMOUR.

Eh bien ! lui ſeul fait toute ma ſorcellerie.

AGNÈS.

Comment cela, Monſieur le Pélerin ?

L'AMOUR.

Je n'ai qu'à en frapper doucement trois ou quatre fois une porte, ſur le champ elle s'ouvre d'elle-même.

AGNÈS.

Voilà un merveilleux cordon !... Mais, de grace ; ne vous en ſervez pas ici.

L'AMOUR.

Que craignez-vous ?

AGNÈS.

C'eſt ma ſemaine de garder la porte ; & ſi Madame Barbara trouvoit un homme dans ſa maiſon, elle s'en prendroit à moi ſeule.

L'AMOUR.

Ne craignez rien, mon aimable Demoiſelle ; je mourrois plutôt de fatigue à votre porte, que de l'ouvrir malgré vous.

AGNÈS.

Je ſerois bien fâchée d'être la cauſe de votre mort.

L'AMOUR.

Et vous la ferez cependant, ſi vous perſiſtez dans votre refus cruel.... Je ſuccombe à la fatigue.

AGNÈS.

Madame Barbara ne peut pas tarder à reve-

ner : attendez-là ; vous lui ferez pitié, sans doute, & elle vous fera entrer.

L'AMOUR.

A-t-elle un cœur plus tendre que le vôtre?

AGNÈS.

Ah ! non, non... Certainement non.

L'AMOUR.

Eh bien, Mademoiselle, je le sens, avant qu'elle soit de retour, je serai mort de faim & de fatigue.

AGNÈS.

Sûrement ?

L'AMOUR.

Sûrement... Si vous avez la cruauté de me refuser, vous allez me voir expirer sur le pas de votre porte.

AGNÈS.

Ah ! ne mourez pas, Monsieur le Pélerin, ne mourez pas ; j'aime mieux m'exposer à toute la colere de Madame Barbara.

L'AMOUR.

Les Dieux vous en récompenseront... (*A part.*) Je la tiens.

AGNÈS *en dedans.*

Venez, Monsieur le Pélerin, venez.

L'AMOUR.

Que je vous ai d'obligation !

AGNÈS.

Si Madame Barbara le sçavoit, je serois perdue.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Ne craignez rien, ma belle enfant, ne craignez rien ; je me tiendrai caché bien exactement où vous voudrez, & demain, à la pointe du jour, je m'en irai.

AGNÈS.

Venez donc.

L'AMOUR.

Prenez-moi par mon cordon, ma chere Demoiselle ; car je n'y vois pas clair.

AGNÈS.

Venez.

(Agnès, en hésitant, prend l'Amour par son cordon, & l'introduit dans la maison, dont elle referme la porte.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le théatre représente la Classe de Madame Barbara. Sur les deux aîles, sont les portes des chambres d'Ursule, de Brigitte, & d'Agnès.



SCENE PREMIERE.

Madame BARBARA, URSULE, AGNÈS, BRIGITTE, ROSETTE, TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES *assises;* L'AMOUR *caché sous la table de Madame Barbara.*

Madame BARBARA.

LAissez-là vos ouvrages,. Mesdemoiselles, & écoutez-moi bien attentivement... Vos parens vous ont confiées à mes soins, & vous devez bénir le jour heureux où vous êtes entrées chez moi, comme dans un asyle sûr, un port calme & tranquille. Tremblez toutes d'en sortir, pour rentrer dans le monde, vous ne le connoissez pas comme moi; c'est un gouffre, c'est un abîme, où l'innocence sans cesse attaquée, périt & disparoît en un jour. Tous les hommes y sont volages, ingrats,

parjures, perfides. Ce ſont des monſtres qui n'en veulent qu'à notre honneur.

AGNÈS.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que notre honneur, Madame ?

Madame BARBARA.

La ſotte, avec ſa demande... Notre honneur c'eſt... C'eſt ce que nous avons de plus cher au monde... C'eſt la vertu... Les hommes cherchent continuellement à nous la faire perdre, pour ſe moquer enſuite de nous ; car une fille qui a perdu ſa vertu, devient la riſée de tout le monde.

AGNÈS.

Et comment voit-on qu'une fille a perdu ſa vertu ?

Madame BARBARA.

Cela ſe voit par ſa conduite.... Pour vous accoutumer de bonne heure à la conſerver précieuſement, écoutez-moi... Vous voyez tous ces anneaux de verre ?

AGNÈS.

Oui, Madame.

Madame BARBARA.

Ils ſont bien fragiles ; l'honneur l'eſt mille fois davantage : je vais donc vous donner à chacune un de ces anneaux... Conſervez-les bien précieuſement... Ne les donnez à perſonne... Empêchez même que perſonne n'y touche... Je me les ferai repréſenter tous les jours ; & celle qui aura le malheur de le caſſer ou de le donner, doit s'attendre à toute ma colere... Il ſe fait déjà tard.... Rangeons la Claſſe... Retirez-vous chacune dans

votre chambre... Couchez-vous tranquillement, & ſur-tout conſervez bien précieuſementles les anneaux que je viens de vous donnér... Bon ſoir... Bon ſoir...

(*Urſule*, *Agnès & Brigitte rentrent chacune dans leur chambre*; *Madame Barbara ſort avec les autres jeunes Penſionnaires.*)

SCENE II.

L'AMOUR *ſeul*, *ſortant de deſſous la table.*

ET ſur-tout conſervez bien précieuſement les anneaux que je viens de vous donner... Madame Barbara, Madame Barbara, j'eſpere bien vous en eſcamoter plus d'un... Après avoir dans votre jeuneſſe abuſé de mes faveurs, fait brûler mille fois l'encens ſur mes Autels, goûté toutes les douceurs que je procure, vous voulez briſer mon Sceptre & renverſer mon Empire; dépitée de voir l'âge, en effaçant vos charmes, éloigner vos galans, vous cherchez à vous venger des outrages du temps ſur ces jeunes Beautés confiées à vos ſoins, & vous prétendez ſouſtraire leurs tendres cœurs à mon pouvoir... Eh bien! eh bien! faiſons aſſaut de puiſſance, & voyons qui de nous deux s'en rendra maître... Voilà la porte d'Urſule, c'eſt la plus raiſonnable; & c'eſt par elle que je veux commencer... Frappons doucement à ſa porte...., Urſule, ma chere Urſule!

SCENE III.

L'AMOUR, URSULE.

URSULE.

QUi m'appelle d'une voix fi tendre ? Ah ! Ciel ! un homme !

L'AMOUR.

Raffurez-vous, charmante Urfule, raffurez-vous, & ne m'expofez pas, par une crainte indifcrete, à toute la colere de Madame Barbara ; je hafarde tout pour vous voir.

URSULE.

Eh ! que me voulez vous ?

L'AMOUR.

Urfule, née avec un cœur tendre, ne fentez-vous donc pas qu'il a befoin d'aimer ?

URSULE.

Ah ! pourquoi venez-vous troubler ma tranquillité ? Qui donc êtes-vous ?

L'AMOUR.

Votre Amant.

URSULE.

Mon Amant ?

L'AMOUR.

Mais l'Amant le plus tendre & le plns paffionné, qui vous jure un amour éternel, qui veut vous adorer toute fa vie, qui brûle pour vous de l'amour le plus violent.

URSULE.

Je ne ſçais où j'en ſuis... Quel feu, juſqu'alors inconnu, vous faites paſſer dans mon ſein !

L'AMOUR.

Vous êtes faite pour aimer, livrez-vous à l'amour.

URSULE.

Mais qui donc êtes-vous ? Comment êtes-vous ici ? Quel eſt votre deſſein ?

L'AMOUR.

Je demeure ici près, je vous ai vu quelquefois à la promenade, & je n'ai pu vous voir ſans vous adorer. A l'aide de ce cordon, par la vertu duquel rien ne m'eſt impoſſible, je me ſuis introduit ici ſans être vu de perſonne, & je viens à vos yeux vous jurer une amour éternel, ou mourir à vos pieds ſi je vous trouve inſenſible.

URSULE.

Ah ! vous ne mourrez pas.

L'AMOUR.

Achevez mon bonheur... Dites-moi que vous m'aimez...

URSULE.

Ne le voyez-vous pas dans mes yeux ?

L'AMOUR.

Charmante Urſule !

URSULE.

Hélas ! Madame Barbara dit que tous les hommes ſont faux, volages, parjures.

L'AMOUR.

Qui vous voit ne peut plus changer.

URSULE.

Vous ferez donc constant ?

L'AMOUR.

En pouvez-vous douter ? Mais vous, Ursule ; mais vous, m'aimerez-vous toujours ?

URSULE.

Toujours.

L'AMOUR.

Il m'en faut une preuve.

URSULE.

Et quelle preuve en voulez-vous ?

L'AMOUR.

Vous me la refuserez peut-être ?

URSULE.

Non, je vous le promets.

L'AMOUR.

Madame Barbara vient de vous donner un petit anneau de verre.

URSULE.

Eh bien !

L'AMOUR.

Me le refuserez-vous ?

URSULE.

Ah, Ciel ! que me demandez-vous ?

L'AMOUR.

Bien peu de chose.

URSULE.

Non, vous êtes trop exigeant.

L'AMOUR.

Je vois bien que vous ne m'aimez pas... Adieu, Mademoiselle, adieu.

URSULE.

Où allez-vous donc ?

L'AMOUR.

Mourir, loin de vous, de douleur & de dé-sespoir.

URSULE.

Que vous êtes cruel !

L'AMOUR.

Vous me refusez ?

URSULE.

Mais...

L'AMOUR.

Vos compagnes ne seront peut-être pas aussi difficiles.

URSULE.

Vous allez les leur demander ?

L'AMOUR.

Oui, Mademoiselle ; & celle qui me donnera son anneau, est celle que j'aimerai.

URSULE.

Madame Barbara m'avoit tant recommandé de le garder.

L'AMOUR.

Eh ! vous aimez mieux lui obéir que de m'obliger, cruelle !...

URSULE.

Ah ! que vous connoissez peu mon cœur... Écoutez : je l'avois serré bien précieusement ; je ne comptois pas le perdre sitôt ; mais puisqu'il vous fait tant de plaisir, je vais vous l'aller chercher.

L'AMOUR.

Que je vous aimerai !

URSULE.

URSULE.

Ne vous éloignez-pas, je reviens dans l'inſtant.

L'AMOUR.

Allez, je vous attends avec impatience...

SCENE IV.

L'AMOUR *ſeul.*

Et d'une de priſe... Courage, ne perdons pas de temps ; & pendant que l'innocente eſt allé chercher ſon anneau, attaquns-en vîte une ſeconde... Brigitte ! charmante Brigitte !

SCENE V.

L'AMOUR, BRIGTTE.

BRIGITTE.

Me voilà, me voilà... Ah ! ah ! c'eſt un homme !

L'AMOUR.

Oui, charmante Brigitte ! Mais, de grace, ne faites pas de bruit, ou je ſerois perdu.

BRIGITTE.

Vous avez raiſon ; mais qui vous amene ici ? Qu'y faites-vous ? Que me voulez-vous ?

L'AMOUR.

J'y ſuis pour vous ſeul, & je viens ſous ce déguiſement vous déclarer mon amour.

BRIGITTE.

Vous êtes donc amoureux de moi ?

L'AMOUR.

Oui, charmante Brigitte.

BRIGITTE.

J'en ſuis charmée, car il y a long-temps que je deſirois avoir un amoureux; je crois que c'eſt fort drôle, & autant vous qu'un autre.

L'AMOUR.

Ce n'eſt pas tout, Brigitte; ſi vous voulez que je vous aime, il faut m'aimer auſſi.

BRIGITTE.

C'eſt abſolument néceſſaire ?

L'AMOUR.

Abſolument. On n'aime pas long-temps ſans eſpoir de retour.

BRIGITTE.

Eh bien! je vous aimerai, moi.

L'AMOUR.

Je ne me contente pas de paroles.

BRIGITTE.

Vous avez raiſon.

L'AMOUR.

Je veux des preuves.

BRIGITTE.

Et quelles preuves voulez-vous ?

L'AMOUR.

Ce que vous avez de plus précieux.

BRIGITTT.

Ma foi, je n'ai rien de plus précieux à vous donner... qu'un petit anneau de verre, que vient de me confier Madame Barbara. Il n'y a pas une

heure que je l'ai, & j'ai déja penſé le caſſer vingt fois : j'aime encore mieux que vous le gardiez que moi. Le voulez-vous ?

L'AMOUR.

Très-volontiers.

BRIGITTE.

Eh bien ! attendez-moi, je vais vous l'aller chercher.

L'AMOUR.

Ne ſoyez pas long-temps.

BRIGITTE.

Non, non... Sans adieu, mon Amoureux.

L'AMOUR.

Et de deux... Attaquons vîte la troiſieme... Agnès ! ma chere Agnès !...

SCENE VI.

L'AMOUR, AGNÈS.

AGNÈS.

Ah ! c'eſt vous, Monſieur le Pélerin ; que me voulez-vous ?

L'AMOUR.

C'eſt trop long-temps me contraindre, charmante Agnès ! Apprenez que je ne ſuis pas ce que je parois à vos yeux ; je vous adore, & je me ſuis ainſi déguiſé pour m'introduire ici ; voyez en moi votre Amant.

AGNÈS.

Mon Amant !... Et qu'eſt-ce qu'un Amant ?

L'AMOUR.

C'eſt un homme ſenſible, qui ne voit que la Beauté qu'il adore, qui ne vit que pour elle, & qui met ſon étude & ſon bonheur à lui plaire.

AGNÈS.

Et quand il lui plait ?

L'AMOUR.

Il eſt le plus heureux des hommes.

AGNÈS.

Vous êtes donc le plus heureux des hommes ; car vous me plaiſez beaucoup.

L'AMOUR.

Agnès, que ce tendre aveu m'enchante !

AGNÈS.

Je vous dis la vérité... J'aime beaucoup toutes mes Compagnes ; mais je ne reſſens pour aucune le ſentiment nouveau que vous m'inſpirez.

L'AMOUR.

Vous voulez donc bien de moi pour votre Amant?

AGNÈS.

Oh ! oui...

L'AMOUR.

Ecoutez, Agnès ; on ne doit tien refuſer à ſon Amant.

AGNÈS.

Je ne veux auſſi rien vous refuſer.

L'AMOUR.

Eh bien ! donnez-moi... votre anneau ?

AGNÈS.

Mon anneau ?

L'AMOUR.

Je vous en conjure.

AGNÈS.

Et qu'en voulez-vous faire?

L'AMOUR.

Le garder toute ma vie.

AGNÈS.

Je le garderai auſſi-bien que vous.

L'AMOUR.

Il me ſeroit ſi précieux !

AGNÈS.

En quoi pourroit-il vous ſervir ?

L'AMOUR.

Il me ſeroit un gage toujours préſent de votre amour pour moi ; il me prouveroit combien vous m'aimez.

AGNÈS.

Vous le prouveroit-il plus que ma parole ? Je crois bien à la vôtre.. Me voyez-vous vous rien demander ?

L'AMOUR.

Ah ! vous pouvez tout exiger... Mon ſang, ma vie, tout eſt à vous.

AGNÈS.

Et... Et... votre cordon ?

L'AMOUR.

Il eſt à vous.

AGNÈS.

Ah !... gardez-le.

L'AMOUR.

Eh bien ! Agnès... Cet anneau ?

AGNÈS.

Oh ! non. Madame Barbara m'a trop défendu de le donner à perſonne.

L'AMOUR.

Quoi !... vous me refuſez ?

AGNÈS

Il le faut.

L'AMOUR.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGNÈS.

Je crois que si.

L'AMOUR.

Et vous ne voulez pas me donner cet anneau ?

AGNÈS.

Non ... Mais... (*Lui montrant son anneau.*) Le voilà...

L'AMOUR.

Eh bien !...

AGNÈS.

Ne pouvez-vous pas me le prendre ?

L'AMOUR.

Vous êtes charmante ?

SCENE VII.

L'AMOUR, URSULE, BRIGITTE, AGNÈS.

URSULE.

TEnez... J'autois dû mieux vous résister: voilà mon anneau, cruel ; mais je vous le donne en pleurant.

L'AMOUR.

Pouvez-vous être fâchée d'obliger votre amant ?

BRIGITTE.

Tiens, mon amoureux, tiens voilà mon anneau.

L'AMOUR.

Il fera mon bonheur.

AGNÈS.

Elles vous donnent toutes les deux leurs anneaux ?

L'AMOUR.

Oui.

URSULE.

Que vois-je Vous avez les anneaux de Brigitte & d'Agnès ?

AGNÈS.

Oui.

BRIGITTE.

Le tour est bon, le frippon a nos trois anneaux.

URSULE.

Ingrat !... Vous me trompez donc ?

AGNÈS.

Vous les aimez donc aussi ?

L'AMOUR.

Vous êtes toutes trois charmantes ; pourquoi ne vous aimerois-je pas toutes les trois ?

BRIGITTE.

J'y consens volontiers, moi ; mais à charge de revanche.

AGNÈS.

Faites comme vous voudrez... Mais pourquoi ne m'aimez-vous pas seule ?

URSULE.

Vous êtes un perfide, rendez-moi mon anneau.

L'AMOUR.

Soyez aussi raisonnable qu'elles.

URSULE.

Elles ne connoissent pas l'amour comme moi. Allez, je vous aimois de bonne foi ; je veux être aimée de même.

SCENE VIII.

L'AMOUR, URSULE, BCIGITTE; AGNÈS, ROSETTE.

ROSETTE.

AH ! ah !.. Que vois-je !.. Une homme ici !.. Un homme avec ces Demoiſelles !.. Madame Barbara !.. Madame Barbara !...

SCENE IX.

Les Précédens, Madame BARBARA.

Madame BARBARA.

EH bien !.. Quoi !.. Qu'eſt-ce?

URSULE.

Nous ſommes perdues.

Madame BARBARA.

Ah, Ciel !.. Un homme !. Un homme !..

BRIGITTE.

Eh ! ouï, un homme, & qui nous a pris nos anneaux à toutes les trois.

Madame BARBARA.

Vos anneaux !... vos anneaux !... Qu'entends-je !.. Retirez-vous, malheureuſes, retirez-vous, & craignez tout de ma juſte colere ! (*Toutes les Penſionnairesſe retirent.*)

SCENE X.

L'AMOUR, Madame BARBARA.

Madame BARBARA.

ET vous, Monſieur le drôle, que faites vous ici ?.. Ah ! je vais vous faire punir de la bonne maniere.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Arrêtez, Madame Barbara, arrêtez ; vous ne connoiſſez pas encore tout mon crime : l'amour, il eſt vrai, m'a conduit ici ; mais ce n'eſt pas de ces morveuſes dont je ſuis amoureux.

Madame BARBARA.

Et de qui donc ?

L'AMOUR.

De vous ſeule.

Madame BARBARA.

Ah ! ſi tu diſois vrai !

L'AMOUR.

C'eſt vous ſeule, oui, vous ſeule que je cherchois ici; c'eſt pour vous ſeule que je m'y ſuis introduit, à l'aide du cordon magique qui m'en a ouvert la porte, & c'eſt à vos pieds que je veux vivre ou mourir.

Madame BARBARA.

Eh bien! me voilà toute déconcertée... Ah ! relevez-vous donc, relevez-vous donc; vous êtes trop dangereux!

L'AMOUR.

Non, je meurs à vos pieds ſi vous m'êtes cruelle !

Madame BARBARA.

Ah ! vivez, vivez ; & qui pourroit vous réſiſter ?

L'AMOUR.

Vous m'aimez donc ?

Madame BARBARA.

Eh ! oui, dont bien j'enrage !

L'AMOUR.

Que mon triomphe eſt glorieux !

Madame BARBARA.

Je vous adore : reſtez dans ma maiſon ; établiſſez-y votre demeure ; régnez-y en ſouverain, comme vous régnez ſur mon cœur !

L'AMOUR.

Qui m'assurera de votre amour ?

Madame BARBARA.

A mon âge, me prenez-vous, moi, pour une trompeuse ?

L'AMOUR.

Non... Mais j'aime les preuves.

Madame BARBARA.

Ah ! que vous êtes exigeant !... Ménagez-moi, je vous prie.

L'AMOUR.

Écoutez-moi ; vos Pensionnaires m'ont donné leurs anneaux... Et vous ?..

Madame BARBARA.

Oh ! moi, je n'ai plus de ces joujoux d'enfant ; que puis-je vous offrir à la place ?

L'AMOUR.

Donnez-moi... votre martinet.

Madame BARBARA.

Mon martinet !

L'AMOUR.

Oui.

Madame BARBARA.

Et que diront toutes mes Pensionnaires, en me voyant sans martinet ?

L'AMOUR.

Nous les laisserons dire.

Madame BARBARA.

Prenez-le donc. Le voilà.

SCENE XI.

L'AMOUR, Madame BARBARA, URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, ROSETTE, TROUPE DE PENSIONNAIRES.

BRIGITTE *à la tête de toutes les Pensionnaires.*

AH ! ah ! ah !...

Madame BARBARA.

Je ſuis perdue ! Voilà toutes mes Penſionnaires.

BRIGITTE.

Fort bien, Madame Barbara, fort bien ; n'avez-vous pas de honte à votre âge ?... Ah ! ah ! ah ! ah !...

Madame BARBARA.

Taiſez-vous, impudentes, & retirez-vous.

BRIGITTE.

Nous ne voulons pas.

Madame BARBARA.

Avez-vous oublié que je ſuis votre Maîtreſſe ?

URSULE.

Nous ne connoiſſons plus de Maître ici, que celui qui tient le martinet. AGNÈS *à l'Amour.*

Oui, nous vous reconnoiſſons pour notre Maître & notre Conducteur ; nous ne voulons obéir qu'à vous ſeul. Madame BARBARA *à l'Amour.*

Je ſerai moi-même votre premier eſclave ; reſtez à jamais avec nous. L'AMOUR.

J'y conſens de tout mon cœur.

SCENE DERNIERE.

Les Précédens, MERCURE.

MERCURE.

Alte-là, Seigneur Amour ; ton exil eſt fini. Jupiter, à la prière de tous les Dieux, nous rappelle dans l'Olympe, il faut y remonter ſur le champ.

Madame BARBARA *à l'Amour.*

Qu'entends-je ? Quoi ! vous êtes l'Amour ?

L'AMOUR *ſe découvrant.*

Oui, Madame... J'avois choiſi votre maiſon pour y établir ma demeure. Jupiter l'ordonne autrement ; il faut lui obéir, & je pars.

Madame BARBARA.

Quoi, vous nous quittez, petit frippon ?

L'AMOUR.

Je ne vous quitte pas pour toujours ; je viendrai vous revoir.

BRIGITTE.

Donnez-nous donc des gages.

L'AMOUR.

Er que voulez-vous ?

AGNÈS.

Laiſſez-nous votre cordon.

L'AMOUR.

Qu'en feriez-vous ?

AGNÈS.

Nous le garderons bien précieuſement.

L'AMOUR.

A quoi pourroit-il vous ſervir ?

Madame BARBARA.

A diminuer l'ennui de votre abſence.

L'AMOUR.

Le voilà.

(*Toutes les jeunes Penſionnaires ſautent deſſus ; mais Madame Barbara s'en empare, & le met dans ſa poche.*)

Madame BARBARA.

Eh bien ! Meſdemoiſelles, que veulent donc dire ces façons-là ?

L'AMOUR.

Ah ! prenez bien garde qu'il ne devienne plutôt un ſujet de diſcorde entre vous, qu'un objet de conſolation.

FIN.